

Message du président

Soyons des audacieux

Dans mon dernier message, je posais la question de la pertinence de l'Église si cette dernière ne se réforme pas. C'est la ligne de conduite que nous devons tenir régulièrement : se réformer.

Prendre le temps de la réflexion signifie que nous sommes capables de dire que ce que nous vivons et pratiquons aujourd'hui ne correspond plus aux besoins.

Il me semble que les chrétiens engagés ont une responsabilité dans la vie de l'Église. Nous recevons beaucoup à travers les cultes, les rencontres, la vie paroissiale. Tout ce bagage, nous en faisons quoi ? Dans l'évangile de Luc, au verset 39 du chapitre 12, nous pouvons lire : « *À qui l'on a beaucoup donné, on demandera beaucoup* ».

Est-ce que nous pouvons nous sentir concernés par cette parole ? Que pouvons-nous partager, donner ? Qu'avons-nous reçu ? Pourquoi l'Église ne serait que le lieu où l'on reçoit ?

Dans cette période où nous réfléchissons à comment rendre le message de l'Évangile audible aux oreilles du monde, nous avons besoin de chacun.

Nous sommes appelés à être des serviteurs et non des consommateurs. Nous sommes appelés à être des audacieux.

Je ne voudrais pas que l'on se méprenne sur mes paroles. Être audacieux, c'est d'abord se mettre à l'écoute de Dieu. C'est vivre pleinement la prière et l'action.

Si cette dynamique ne s'inscrit pas dans notre vie d'Église, alors oui, à quoi sert-elle ?

Le synode régional va avoir lieu dans quelques jours et nous allons être appelés à partager concrètement des idées sur les besoins en personnes, en formation. J'espère que nous saurons nous écouter les uns les autres, et ensemble ouvrir un chemin qui saura à la fois conforter notre foi et inaugurer de nouvelles façons de vivre l'Église.

Il faut cesser de penser uniquement à nous. Il faut penser l'Église pour ceux qui ne la connaissent pas. Très éloignés ou sur le seuil, nombreux sont ceux qui attendent un geste, une parole de notre part, nous, les témoins du Dieu vivant.

C'est tout simplement à cela que sert l'Église. « *Nos communautés ne devraient être que des portes ouvertes, proposant une écoute et une parole qui console, redonne de l'espoir, pardonne, aime et se confronte à la vie. Lorsque nous évoquons l'évangélisation, c'est d'abord de cela que nous parlons, parce que l'Église, c'est avant tout des personnes et non pas des bâtiments* ».

Alors ensemble rendons grâce pour ce que nous vivons dans l'Église, et partageons-le joyeusement.

Jean-Luc Crémer, président de la région Ouest de l'EPuDF

Une balade protestante dans les rues de Saint-Maixent

L'association Maison du protestantisme poitevin* a proposé début octobre une balade protestante à Saint-Maixent-l'École (Deux-Sèvres). Retour sur ce parcours au grès des rues.

Près de cent participants sont partis à l'assaut des rues de la ville, éclairés par les trois voix de leurs guides, Aude Baranger et Claudine Gautier, animatrices au musée du Poitou protestant et guides-conférencières, et Benoît Sancé, historien. Christian Joubert, fils du pasteur Louis Joubert, et Jocelyne Cathelineau, membre de l'Église protestante unie de Melle-Celles-Saint-Maixent, ont complété les explications durant la visite.

Au fil des trois kilomètres, douze lieux chargés de l'histoire singulière du Poitou ont dévoilé leurs secrets.

Les différents lieux de culte

Le périple a débuté par la découverte de l'abbatiale détruite en 1568 lors des Guerres de Religion, tout comme l'église Saint-léger qui deviendra temple protestant en 1874. Il n'en reste aujourd'hui que la crypte. Les cultes au fil de l'histoire se sont déplacés dans différents lieux. Avant l'établissement du premier temple (en 1598), ils se déroulaient près des halles et de la place du Minage.

Les visiteurs ont pu voir l'emplacement de ce dernier détruit par l'ordonnance des Grands jours de Poitiers en 1634. Les protestants continueront alors leur culte dans les jardins de l'hôtel Chauray, puis au faubourg Chalon et à l'église Saint-Léger avant d'obtenir l'autorisation de construire le temple actuel situé porte des Lessons.

Des hommes engagés

En même temps, ont été évoqués le nom et les lieux qu'occupait le premier pasteur de Saint-Maixent, Jonas Chaigneau, formé à l'Académie de Genève (fondée par Calvin et Théodore de Bèze), la « Rome protestante ». Une famille qui durant 350 ans marquera l'histoire de Saint-Maixent. Un autre, Gibaud-Riviere, soutiendra la Révolution française et aidera 4000 protestants de Moncoutant venus se réfugier à Saint-Maixent durant les guerres de Vendée. Une autre famille, les Vasselot de Régné, aura un rôle important dans la constitution de l'histoire protestante de la ville. Un focus a été fait sur la mairie actuelle, l'hôtel de Pied-Foulard qui aura son destin lié à la famille Chalmot de Prailles au XVI^e siècle, grande famille protestante de l'Ouest.

De multiples condamnations

Saint-Maixent, lieu de justice, verra se succéder de multiples condamnations dont les plus frappantes sont celles de la pendaison de Thomas Marché pour avoir été jugé comme instigateur de l'assemblée de Grand-Ry de 1688. Il sera pendu avec deux autres sur la route royale qui relie Poitiers à Niort, pour l'exemple. Des procès aux cadavres, des condamnations à mort sur la place publique, des amendes honorables, des peines de prison etc. sont tout autant d'exemples de traitements infligés aux protestants durant ces siècles où la clandestinité était le passage obligé.

Aude Baranger, animatrice au Musée du Poitou protestant

* L'association Maison du protestantisme poitevin gère le musée du Poitou protestant à Beaussais et le Centre Jean Rivierre à La Couarde.

La reconnaissance dans l'Église

La responsabilité des laïcs est centrale pour la marche des Églises protestantes. Leur action peut être reconnue à sa juste valeur, notamment localement par le biais d'une réflexion et de la liturgie. Cette nécessité est parfois difficile à mettre en place.

Combien sont-ils dans les paroisses et les instances de l'Église, à exercer un service particulier dont ils assument la responsabilité, les soucis et les joies qui vont avec ?

Une multitude d'engagements

De la visite de voisinage à la catéchèse en passant par l'entraide ou l'accueil, une grande partie des paroissiens a un jour assumé un soutien ponctuel ou régulier pour leur communauté. Cela a pu être pour un simple voiturage, une vaisselle, l'organisation d'une rencontre ou un engagement plus régulier ; la structure-même de l'Église tient sur ces services souvent invisibles et mal identifiés.

Car si les besoins d'aide sont légion dans une Église locale, la mentalité de service des paroissiens fait que souvent les personnes disparaissent une fois le devoir accompli. Le plus souvent, il s'agit d'humilité et on trouvera bien l'occasion de leur écrire un message de remerciement. Mais parfois l'engagement a été marqué dans la durée et personne ne s'en est réellement soucié au moment du départ, ce qui peut générer de l'incompréhension.

La reconnaissance, un équilibre

Car si les paroissiens ne s'investissent pas d'abord pour être remerciés, chaque action appelle sa reconnaissance. L'engagement doit en effet être compris comme un échange, même s'il est à première vue gratuit. Pour la communauté, le gain est évident car le bénévole prend une part des actions nécessaires à la marche de l'Église, à son état d'esprit et à son témoignage. De leur côté beaucoup de bénévoles disent être nourris des rencontres faites au fil de leur action.

Mais parler d'un équilibre de l'engagement est autre chose. Par exemple, comment gérer la responsabilité d'une fonction (catéchèse, information, visite...) sans qu'elle soit délimitée et reconnue ? Pour la paroisse, donner une responsabilité c'est pouvoir la reprendre, l'évaluer, la faire évoluer au besoin. Pour un bénévole, accepter une responsabilité c'est la définir notamment dans le temps, avoir l'autorité suffisante pour l'exercer et que cela soit reconnu de tous. Le minimum de l'équilibre est donc une reconnaissance claire.

Des ministères locaux parfois ponctuels

Il existe de nombreuses manières de reconnaître un engagement, ou un ministère particulier. La liturgie de l'EPUDF permet de le faire en offrant un cadre, un certain nombre de paroisses organisant d'ailleurs déjà un culte annuel où la reconnaissance des ministères locaux est à l'honneur. Mais cette liturgie, dans son état actuel est centrée sur les ministères locaux habituels comme la catéchèse, les visites ou la diaconie, sans parler du Conseil presbytéral qui a sa liturgie propre. On peut certes y ajouter d'autres fonctions ; encore faut-il s'apercevoir qu'un service, même ponctuel, est un ministère à part entière. L'organiste, l'auteur du bouquet de fleurs ou le chauffeur occasionnel sont des ministres à part entière ; même s'ils n'attendent rien en retour, l'équilibre de leur engagement est nécessaire, ne serait-ce que par un merci ou une attention qui marque leur appartenance à la bonne marche de la communauté.

Clarifier les missions

On entend couramment des récits de paroissiens éloignés de leur communauté ou du protestantisme dénonçant son ingratitude ou un manque d'attention. Par ailleurs, certains responsables de paroisses évoquent la présence de personnes engagées depuis des décennies et usées par la tâche. Réfléchir aux missions que l'on donne et organiser leur reconnaissance devient alors une responsabilité communautaire majeure.

Hermann Grosswiller, Paroles protestantes Paris

L'incrédulité de Thomas

Magnifique « image » du Caravage ! Quelle douceur d'amour dans le regard de Jésus, intériorisé et qui en même temps « saisit » complètement Thomas : il l'invite, il le guide, par amour pour lui, il le guide jusqu'au lieu intime de sa douleur !

L'Incrédulité de saint Thomas, 1603, Le Caravage (1571-1610) © DR



Et ce regard scrutateur de Thomas, qui, peut-être, s'éclaire déjà de l'éblouissement de la foi qui va le saisir, « Mon Seigneur et mon Dieu ! ». Et le regard si attentif de ses deux compagnons, qui ne voient pas Jésus mais sont uniquement orientés par un souci de compréhension, que nous pourrions qualifier de clinique.

Une lumière chaude

Ce qui frappe d'abord, avant le geste inquisiteur que nous osons à peine concevoir, c'est la lumière. Une lumière chaude et douce qui descend d'en haut, indissociable de l'obscurité qui baigne le tableau. Lumière puissante et qui irradie, qui coule le long du corps du Christ et rejaillit sur les visages penchés vers lui, sans qu'ils en aient conscience.

Et nous osons enfin regarder l'inconcevable, ce doigt de Thomas qui pénètre la blessure du Christ en son côté. La curiosité de Thomas nie son interlocuteur, elle ramène tout à lui, à son interrogation fébrile, à son désir de preuve. Elle en fait « sa chose » et ce doigt dans la béance de la plaie n'est pas autre chose qu'un viol. Vision d'une violence inouïe.

Le visage du Christ, lui, est dans une pénombre de douceur. C'est comme si, rayonnant la lumière divine dont il est éclairé, il consentait dans le même temps à accueillir la pénombre où tâtonne notre humanité. Amoureux, il ne peut qu'approcher, accueillir, envelopper, conduire, comme la mère qui allaite guide vers son sein son enfant maladroit, avec une autorité pleine de douceur. Par une alchimie qui nous dépasse, ce qui était viol devient don. Et, au lieu même de la souffrance, Thomas va pouvoir boire à la source, celle qui coule en abondance du sein du Christ.

Une blessure qui enseigne

À travers ce doigt pointé soutenu par la main bienveillante de Jésus, un mouvement est en route, qui va des ténèbres à la lumière. Les trois grands fronts plissés par le poids des interrogations et la volonté de comprendre n'ont pas encore conscience de la lumière qui les gagne, chacun à son pas. Leur attitude est celle, distante et calculatrice, de commerçants évaluant la valeur d'un objet. La main de Thomas, posée sur sa hanche, le campe en maquignon et son habit déchiré nous laisse entrevoir ses difficultés quotidiennes. Au fait, sa hanche le ferait-elle souffrir, comme Jacob ?

Qu'allons-nous voir, quand nous allons visiter celui qui souffre ? Qui pensons-nous rencontrer ? La réponse à nos propres questions ? Le reflet de notre propre mystère ? Notre regard insistant voudrait fouiller, comme il fouille la trame même de la toile, sa texture, son essence, jusque dans ses noirs les plus sombres. Or il y voit une blessure non blessée, une blessure qui ne saigne pas, une blessure qui enseigne. Il y voit un homme blessé, mais un homme. Un humain, comme lui, défiguré peut-être, souffrant, oui, à qui il manque un bras, un œil, une intelligence, mais un homme debout, entier, entièrement humain et lui, à jamais. Il ne s'agit pas de voir la blessure, mais de boire au mystère, de nous abreuver, de nous abandonner à la source qui, en lui, nous accueille, eau vive jaillie du flanc, d'un coup de lance. De boire à l'Amour qui nous attend là.

Par Annie Zo'omevele, aumônière protestante au CHU de Besançon